

## Première partie

# Je ne suis personne

Nous sommes tous des fossiles en puissance qui conservons dans nos corps les vestiges grossiers de nos existences passées, traces d'un monde où les créatures vivantes filent sans guère plus de constance que les nuages, de siècle en siècle.

Loren Eiseley, *L'Immense Voyage*, « La déchirure ».



**À la tombée de la nuit, les grues se posent en flot continu.** Par rubans, elles déroulent leurs trajectoires descendantes, lâches sur le fond du ciel. De tous les points de l'horizon, elles arrivent par flottaisons de douze et tombent avec le jour. Des populations de *Grus canadensis* s'installent sur la rivière en dégel. Elles s'amassent sur les bancs de sable des îlots où elles grappillent, battent des ailes et trompettent : première vague d'un exode massif. De minute en minute, les oiseaux se posent en nombre croissant et l'air rougeoit de leurs cris.

Un cou s'allonge ; derrière, flottent les pattes. De la taille d'un homme, les ailes s'incurvent vers l'avant. Tendues comme des doigts, les rémiges basculent l'oiseau dans le plan du vent. La tête couleur sang s'incline et les ailes se touchent ; un prêtre en habit consacrant le pain. La queue se cambre et le ventre s'arque, surpris par le surgissement du sol. Les pattes lancent des talonnades, leurs articulations inversées battent l'air comme un train d'atterrissage endommagé. Une autre grue plonge et trébuche, emportée vers l'avant ; elle lutte pour se faire une place sur cette aire d'attente surpeuplée, le long de ces quelques kilomètres d'eau aux étendues toujours assez larges et limpides pour laisser croire qu'elles sont sûres.

Le crépuscule arrive tôt, comme pour quelques semaines encore. Sous l'empiètement des saules et des peupliers, le ciel bleu métallique flamboie d'un rose bref puis s'effondre dans l'indigo. Derniers jours de février sur la Platte, et les brumes froides de la nuit stagnent au-dessus de la rivière, gelant les éteules restées là depuis l'automne, qui emplissent les champs aux abords de l'eau. Les oiseaux agités, hauts comme des enfants, se pressent aile contre aile sur cet arpent de rivière qu'ils ont appris à trouver de mémoire.

À la fin de l'hiver, ils convergent ici, comme de toute éternité, et tapissent la plaine humide. Dans cette lumière, quelque chose de saurien persiste en eux : les plus vieux volatiles de la terre, à un saut de puce du ptérodactyle. Alors que l'obscurité tombe enfin, le monde rejoint ses commencements, ce crépuscule vieux de soixante millions d'années où débuta la migration.

Un demi-million d'oiseaux – les quatre cinquièmes des grues du Canada que compte la planète – rentrent au bercail sur la rivière. Ils empruntent le couloir central de migration, ce sablier posé sur le continent. Ils remontent du Mexique, du Nouveau-Mexique et du Texas : des dizaines de lieues par jour, et des centaines à couvrir avant d'atteindre le nid logé dans la mémoire. Pendant quelques semaines, l'étendue d'eau abritera cette volée longue de plusieurs kilomètres. Puis au coup d'envoi du printemps, les grues prendront leur envol et rallieront à l'estime le Saskatchewan, l'Alaska ou des destinations plus lointaines.

La migration de cette année a toujours eu lieu. Quelque chose en ces oiseaux retrouve l'itinéraire tracé des siècles avant que leurs parents ne le leur montrent. Et chacun se rappelle le trajet à venir.

Ce soir, de nouveau, les grues brassent les tresses de l'eau. Pendant une heure encore, leurs cris amassés résonnent dans l'air qui se vide. Les oiseaux battent des ailes et chahutent, enfiévrés de migration. Certains arrachent au sol des brindilles gelées qu'ils lancent en l'air. Ici et là, des débordements nerveux tournent à l'affrontement. Peu à peu, les dunes s'installent dans un sommeil vigilant et échassier, la plupart des oiseaux reste debout dans l'eau ; quelques-unes, plus loin, attendent dans les récoltes coupées.

Un crissement de freins, le froissement de la tôle sur l'asphalte, un cri étranglé puis un autre éveillent la volée. Le camion décolle et part en tonneau dans le champ. Un panache fuse au milieu des oiseaux. Dans un sursaut, ils quittent le sol en voletant. Le tapis affolé se soulève, décrit des cercles, puis retombe. Une clameur qu'on croirait venue de créatures deux fois plus grosses s'élève sur des kilomètres avant de s'éteindre.

Au matin, ce tumulte n'a jamais existé. De nouveau, il n'y a que l'ici et le maintenant, le toron de la rivière, un festin de grains perdus qui porteront les nuées vers le nord, par-delà le Cercle polaire. Aux premières lueurs, les fossiles reviennent à la vie, testent leurs pattes, tâtent l'air glacial, se libèrent d'un bond, bec tendu vers le ciel, gorge déployée. Et puis, comme si la nuit n'avait rien retranché, oubliant tout sauf cet instant, les dunes de l'aube se mettent à danser. À danser comme avant le début de la rivière.

**Son frère avait besoin d'elle.** Cette pensée protectrice guidait Karin dans la nuit étrangère. En transe, au milieu d'un long virage en épingle à cheveux, elle avait suivi la 77 depuis Sioux City, en direction du sud, puis cap à l'ouest, par la 30, sur les traces de la Platte. Impossible, dans

son état, d'emprunter les petites routes. Encore sous le choc du coup frappé à deux heures du matin : *Karin Schluter ? Ici l'hôpital du Bon Samaritain de Kearney. Votre frère a eu un accident.*

L'auxiliaire ne voulait rien dire de plus par téléphone. Sinon que Mark avait versé dans le fossé sur la North Line et était resté coincé à l'intérieur de son camion où les secours venus le désincarcérer l'avaient retrouvé presque gelé. Un long moment après avoir raccroché, elle n'avait plus senti le bout de ses phalanges, enfoncées dans ses joues. Le visage insensible, comme si c'était elle qui gisait là-bas dans la nuit glaciale de février.

Ses doigts gourds et bleuis agrippaient le volant tandis qu'elle filait au milieu des réserves. D'abord les Winnebagos, puis le territoire onduleux des Omahas. Le long de la route défoncée, les arbustes ployaient sous des aigrettes de neige. Winnebago Junction, le terrain des assemblées, le tribunal indien, la caserne des pompiers volontaires, la station où elle prenait de l'essence détaxée, l'enseigne en bois, peinte à la main, qui disait « Artisanat local », l'école – Foyer des Indiens – où elle avait donné des cours particuliers à titre bénévole avant de fuir devant le désespoir ; l'endroit lui tournait le dos, hostile. À l'est de Rosalie, sur le long tronçon de route vide, un homme seul, de l'âge de son frère, vêtu d'un manteau trop étriqué et d'une casquette – *Go Big Red* – se frayait un chemin parmi les congères du bas-côté. Au passage de Karin, il se retourna, l'air hargneux, pour repousser l'intrusion.

Les points de suture de la ligne médiane entraînaient la jeune femme vers le fond noir enneigé. Ça n'avait aucun sens : Mark, un chauffeur quasi professionnel, sur une petite route toute droite qu'il empruntait comme on respire. Quitter la chaussée, en plein Nebraska. Autant dire : tomber d'un cheval de bois. Elle jonglait avec la date. Le 20/02/02. Fallait-il y voir une signification ? Du plat de la main, elle donna une secousse dans le volant et la voiture fit un écart. *Votre frère a eu un accident.* À vrai dire, Mark avait pris depuis longtemps tous les mauvais virages de l'existence, et à contresens ! D'aussi loin qu'elle se souvienne, le téléphone avait toujours sonné à des heures indues. Mais jamais encore pour un appel comme celui-là.

Elle écoutait la radio afin de ne pas s'endormir. Elle tomba sur une causerie baroque où l'on discutait des meilleurs moyens de protéger son animal domestique contre les attentats terroristes à l'eau contaminée. Dans le noir, le chœur des voix détraquées, empesées de parasites, s'insinuait en elle et lui murmurait qui elle était : une femme seule sur une route déserte, à cinq cents mètres de son propre désastre.

Enfant, Mark débordait d'attention : il veillait sur son dispensaire pour vers de terre, avait vendu ses jouets pour empêcher la saisie de la ferme, interposé entre ses parents son corps de huit ans, cette nuit atroce où, dix-neuf ans plus tôt, Cappy avait pris Joan dans le nœud coulant d'un fil électrique. Karin gardait cette image de son frère, tandis qu'elle tombait tête la première dans l'obscurité. Tous les accidents de Mark venaient de là : trop d'attention portée aux autres.

Passé Grand Island, à trois cents kilomètres de Sioux, au point du jour, à l'instant où le ciel virait au pêche, elle entrevit la Platte. Ce premier éclair jailli du fond bourbeux l'apaisa. Quelque chose attira son regard, une marée ondoyante couleur perle, mouchetée de rouge. D'abord, elle se crut grisée par la grand-route. Haut d'un mètre vingt, un tapis d'oiseaux s'étalait jusqu'à la ligne lointaine des bois. Pendant plus de trente ans, elle avait vu ce spectacle à chaque printemps, et pourtant, devant cette masse dansante, elle donna un coup de volant qui faillit l'expédier sur les traces de son frère.

Il avait attendu le retour des grues pour partir dans le décor. En octobre déjà, après avoir accompli ce même trajet pour se rendre à la veillée funèbre de leur mère, Karin avait trouvé que Mark dérapait. Il campait dans le neuvième cercle de l'enfer Nintendo avec ses amis de l'usine de conditionnement, éclusait son pack de bière en guise de brunch, et s'en allait fin bourré rejoindre l'équipe de nuit. *Une tradition à défendre, mon lapereau : question d'honneur familial.* Elle n'avait pas eu la force alors de le ramener à la raison. Il ne l'aurait pas écoutée. Pourtant, il avait passé l'hiver et s'était même ressaisi un peu. Pour en arriver là.

Kearney s'étirait devant elle : ses faubourgs épars, son complexe hypermarché fraîchement expulsé de terre, l'auge à grillon du fast-food sur l'ancienne artère de la Deuxième Avenue. La ville entière lui sembla tout à coup n'être qu'une vulgaire bretelle d'autoroute. La sensation du familier l'emplit d'un calme étrange et déplacé. Elle était chez elle.

Elle trouva l'hôpital du Bon Samaritain comme les oiseaux trouvent la Platte. Elle parla au traumatologue et s'efforça de comprendre ce qu'il disait. « État stationnaire », « relativement grave » et « coup de chance » revenaient sans cesse dans sa bouche. Il semblait assez jeune pour avoir fait la bringue avec Mark un peu plus tôt dans la soirée. Elle aurait bien voulu voir son diplôme de médecine. Mais elle se contenta de lui demander ce que « relativement grave » voulait dire et hocha poliment la tête à la réponse opaque qu'il lui fit. Elle demanda au docteur ce qu'il entendait par « chance » ; il lui répondit : « celle d'être en vie ».

Les pompiers l'avaient extirpé de la cabine au chalumeau. Sans l'appel anonyme passé depuis une station-service située aux franges de la ville, il

aurait pu rester toute la nuit dans ce cercueil, juste en contrebas de l'accotement, sur cette petite route, coincé contre le pare-brise, à se vider de son sang et à mourir de froid.

Ils la laissèrent entrer dans l'unité de soins. Une infirmière tenta de la préparer, mais Karin n'entendait rien. Elle se trouvait face à un pêle-mêle de cordons et de moniteurs. Sur le lit gisait un amas de bandages blancs. Un visage tuméfié, couleur arc-en-ciel et couvert d'écorchures reposait au cœur d'un entrelacs de tubes. Les lèvres et les joues sanguinolentes étaient incrustées de granules. Sur le crâne, l'embrouillamini des cheveux laissait place à une zone nue d'où sortaient des câbles électriques. On avait marqué le front au fer d'une grille brûlante. Couvert d'un mince sarrau turquoise, le frère de Karin peinait à respirer.

Elle s'entendit l'appeler au loin. « Mark ? » Au son de sa voix, les yeux s'ouvrirent comme ceux, durs et en plastic, des poupées de son enfance. Pas un mouvement, pas un battement de cils. Rien, jusqu'à ce que la bouche happe l'air sans émettre de son. Karin se pencha au-dessus de l'appareillage. Un sifflement passait entre les lèvres par-dessus le murmure des moniteurs. Souffle parmi les blés prêts pour la moisson.

Son visage la reconnut. Mais rien ne sortit de la bouche hormis un filet de salive. Son regard suppliait, terrifié. Il lui réclamait quelque chose, la vie ou la mort. « Tout va bien ; je suis là », dit-elle. Mais l'affirmation ne fit qu'accroître le désarroi de Mark. Elle faisait monter en lui l'anxiété : tout ce que les infirmières avaient proscrit. Elle détourna les yeux, fixa n'importe quoi pour fuir ce regard animal. Les détails de la chambre se gravèrent dans sa mémoire : les rideaux tirés, l'électronique menaçante alignée sur deux étages, les murs citron, la table roulante placée le long du lit.

Elle fit une nouvelle tentative : « Markie, c'est Karin. Tu vas t'en tirer. » Dire ces mots leur prêtait une espèce de vérité. Un geignement s'échappa de la bouche scellée. Mark tendit une main reliée à une perfusion et attrapa Karin par le poignet. Son geste la stupéfia. La prise, faible mais implacable, l'attirait vers l'enchevêtrement des tubes. Il tendait les doigts vers elle, affolé, comme si, en cette fraction de seconde, elle pouvait encore empêcher le camion de quitter la route.

L'infirmière la fit sortir. Karin Schluter alla s'asseoir dans la salle d'attente du service de traumatologie : de vieux magazines de santé, l'effroi, et au bout d'un long couloir, un terrarium qui sentait l'antiseptique. À côté de Karin, tête baissée, en salopettes et sweat-shirts sombres, des rangs de fermiers accompagnés de leurs femmes se faisaient face, assis sur des sièges rembourrés couleur abricot. Elle imaginait : père terrassé par une crise cardiaque ; mari blessé dans un accident de chasse ; enfant victime d'une overdose. Là-bas

dans un coin, un téléviseur muet diffusait les images d'un désert montagneux semé de guérilleros. Afghanistan, hiver 2002. Passé un instant, elle remarqua une goutte de sang qui perlait le long de son index droit, là où elle s'était rongé la cuticule. Elle se regarda quitter son fauteuil et s'éloigner vers les toilettes, où elle vomit.

Plus tard, à la cafétéria de l'hôpital, elle ingurgita une mixture tiède et gluante. Puis elle se retrouva dans l'une de ces cages d'escalier en béton coulé, destinées à n'être vues qu'en cas d'incendie : elle appelait Sioux City ; la grosse boîte d'informatique et d'électronique grand public pour laquelle elle travaillait, au service clientèle. Comme si son patron pouvait l'apercevoir à l'autre bout du fil, elle lissait sa jupe froissée en laine bouclette. Elle lui raconta l'accident en termes aussi vagues que possible. Rapport d'un sang-froid remarquable : trente ans passés à taire les vérités de la famille Schluter. Elle demanda deux jours de congé. Il lui en proposa trois. Elle protesta tout d'abord mais opta bien vite pour le consentement reconnaissant.

Revenue dans la salle d'attente, elle trouva, réunis en cercle et vêtus de flanelle, huit hommes d'âge mûr dont les regards alentis scrutaient le sol. Un murmure montait de la cohorte, comme un souffle de vent venu narguer les volets solitaires d'une ferme. Le son s'élevait puis retombait par vagues. Elle mit un instant à comprendre : un groupe en prière, rassemblé pour une autre victime admise peu de temps après Mark. Liturgie de Pentecôte improvisée, censée couvrir tous les risques que le scalpel, la chimie et le laser ne pouvaient prévenir. Le don des langues s'était répandu sur le cercle des hommes comme se propagent les conversations anodines dans les réunions de famille. Le pays natal : celui auquel on n'échappe jamais, même en cauchemar.

Chance. Stationnaire. Ces mots aidèrent Karin à tenir jusqu'à la mi-journée. Mais lorsque le médecin revint lui parler, les mots avaient changé : œdème cérébral. Quelque chose avait fait grimper la pression dans la boîte crânienne de Mark. Les infirmières tentaient de faire baisser la température de son corps. Le docteur fit mention d'un respirateur et d'un drain ventriculaire. Adieu chance et état stationnaire.

Quand on l'autorisa à revoir Mark, elle ne le reconnut pas. La personne qu'on lui présenta cette fois se trouvait dans un état comateux, son visage s'était effondré pour prendre les traits d'un inconnu. Elle l'appelait, mais ses yeux refusaient de s'ouvrir. Les bras restaient inertes, même lorsqu'elle les pinçait.

L'équipe médicale vint la trouver. Ils lui parlaient comme si elle souffrait d'un traumatisme crânien. Elle essaya de leur soutirer des informations.

Mark avait un taux d'alcoolémie juste inférieur à la limite autorisée dans le Nebraska : trois ou quatre bières consommées quelques heures avant de prendre le volant. À part cela, rien de notable dans son organisme. Le camion était fichu.

Deux policiers la prirent à part dans le couloir et l'interrogèrent. Elle leur dit ce qu'elle savait, c'est-à-dire rien. Une heure plus tard, elle se demandait si elle avait imaginé cette conversation. En fin d'après-midi, un homme d'une cinquantaine d'années, en chemise de travail bleue, vint s'asseoir à côté d'elle, dans le coin où elle attendait. Elle parvint à se retourner et à cligner les yeux. Pas possible, pas même dans cette ville. On la draguait en pleine salle d'attente du service de traumatologie.

« Vous devriez prendre un avocat », fit l'homme.

Elle cligna de nouveau les yeux et secoua la tête. Le manque de sommeil.

« Vous êtes avec le gars qui a bousillé son camion ? J'ai lu l'article dans le *Telegraph*. Franchement, vous devriez prendre un avocat. »

Elle hochait la tête, incapable de s'arrêter. « Vous êtes de la partie ? »

L'homme eut un mouvement de recul. « Foutre non ! Simple conseil d'ami. »

Elle finit par trouver le journal et lut l'entrefilet sur l'accident, jusqu'à ce que le feuillet tombe en miettes. Elle attendit dans le [glass] terrarium aussi longtemps qu'elle le put, puis partit rôder aux abords de la salle de soins et revint s'asseoir. Toutes les heures, elle suppliait qu'on la laisse voir Mark. Chaque fois, elle essayait un refus. Elle somnolait par intervalles de cinq minutes, calée dans le fauteuil abricot aux lignes design. Mark surgissait dans ses rêves comme le chiendent après un feu de prairie. L'enfant qui, par compassion, intégrait toujours à son équipe les moins bons joueurs. L'adulte qui n'appelait que lorsque l'alcool le poussait au bord des larmes. Karin avait la bouche pleine d'une écume pâteuse et les yeux enflammés. Elle alla se regarder dans la glace des toilettes à l'étage : chancelante, le teint brouillé, la frange rousse aussi emmêlée qu'un rideau de perles. Mais encore présentable, attendu les circonstances.

« Il s'est produit un revirement », expliqua le docteur. Il parlait d'hématome, d'ondes bêta et de millimètres de mercure, de lobes et de ventricules. Karin finit par comprendre. On allait devoir opérer Mark.

Ils pratiquèrent une incision dans sa gorge et placèrent une valve à l'intérieur de son crâne. L'équipe cessa de répondre aux questions de Karin. Des heures plus tard, de sa plus belle voix d'employée au service clientèle, elle demanda à revoir Mark. On lui répondit que l'opération l'avait trop affaibli. Les infirmières proposèrent à Karin de lui donner

quelque chose, et il lui fallut un moment pour saisir qu'elles parlaient de médicaments.

« Oh, non merci, dit-elle. Je vais bien.

– Rentrez un peu chez vous, lui conseilla le traumatologue. Ordre du médecin. Vous avez besoin de repos.

– Il y a des gens qui dorment par terre dans la salle d'attente. Je peux aller me chercher un sac de couchage et revenir aussitôt après.

– Il n'est rien que vous puissiez faire pour l'instant », affirma le docteur. Mais ce ne pouvait être vrai ; pas dans le monde d'où elle venait.

Elle promit de partir se reposer si on la laissait voir son frère, rien qu'un instant. Ils acceptèrent. Les yeux toujours fermés, Mark demeurait sans réaction.

C'est alors qu'elle vit le billet. Il attendait là, sur la table de nuit. Personne ne sut lui dire quand il était apparu. Un messenger s'était glissé dans la chambre sans se faire voir, alors même qu'on tenait Karin l'écart. Une écriture en pattes de mouche, aérienne : le griffonnage d'un immigrant du siècle dernier.

Je ne suis Personne  
mais ce Soir sur la North Line  
Dieu me conduit jusqu'à toi  
pour que Tu puisses Vivre  
et ramener quelqu'un d'autre.

**Une nuée d'oiseaux, où chacun flamboie.** Étoiles précipitées à terre, changées en balles de fusil. Incarnations de particules rouges feu, nichées en ces lieux, parties d'un corps et corps en partie.

À jamais : sans changement mesurable.

Nuée de cendres incandescentes. Puis, quand s'éclaircit cette grisaille de souffrance : l'eau, encore et toujours. Étendue si plate que sa lenteur l'exclut du règne des liquides. Rien, au fond, qu'un flux. Un cours sans suite, à peine en amont de la conscience. Le froid, une chose lui aussi, et par conséquent, incapable de le sentir.

Fil effilé de l'eau qui décline d'un centimètre par kilomètre. Torse aussi long que le monde. Ruban glacé de la source à l'embouchure. Vastes méandres, coudes millénaires, lacets paresseux qui traînaient, renversent le courant pour retenir en leurs alambics, encore et encore, cette longue goutte solitaire que le lit accomplit déjà.

Pas même une rivière, pas même cette langueur de l'Ouest, aqueuse et brune, sans temps ni autre, sinon de temps à autre, dans ce tressaille-

ment. Colonne blanche allumée en ce flot de lumière. Puis dans l'air, explosion d'une pure terreur, qui s'élève d'un bond, retombe et s'élançe dans toutes les directions, hormis celle de la cible.

Un son ne vaut pas un mot ; pourtant il dit : viens. Suis-moi. Tente la mort.

Rien que de l'eau, pour finir. Étendue étale qui s'étire sur son fil. Une eau qui n'est rien, mais qui dans rien ne tombe.

**Elle descendit dans l'un de ces motels pour touristes traqueurs de grues, au bord de l'autoroute.** L'établissement semblait tout juste sorti des cartons. La chambre lui coûta une fortune. Mais Karin se trouvait à proximité de l'hôpital ; rien d'autre ne comptait. Elle passa une nuit sur place, puis dut trouver autre chose. En tant que proche parente de la victime, elle pouvait bénéficier du centre d'accueil situé à deux rues du Bon Samaritain, un foyer subventionné par la poussière tombée des poches du plus grand cartel de la planète, pourvoyeur mondial de la restauration rapide. Quatre ans plus tôt, du temps où leur père mourrait d'une insomnie incurable, elle et Mark avaient baptisé l'endroit le Clown's Club. Quarante jours d'agonie, et dans les derniers temps, pour demeurer près de lui alors qu'il avait enfin consenti à se faire hospitaliser, leur mère restait parfois dormir au Clown's. Karin n'avait pas la force d'affronter ce souvenir, pas maintenant. Elle préférait s'installer chez Mark, à une demi-heure de route.

Elle sillonna les environs à la recherche de Farview où, quelques mois après la mort de leur père, Mark s'était offert un pavillon sur catalogue avec sa part du maigre héritage. Elle se perdit en chemin et dut s'arrêter dans une station Texaco pour demander à un sosie de Walter Brennan le Domaine du Pas des Eaux. Blocage psychologique. Karin ne voulait pas que Mark habite là. Mais depuis le décès de Cappy, Mark n'écoutait plus personne.

Elle finit par trouver la maison en modules préfabriqués, la fierté de son frère entré dans l'âge adulte. Il l'avait achetée juste avant de débiter comme agent de maintenance qualifié à l'usine de conditionnement de Lexington. Le jour de la signature, Mark était allé fêter son acquisition aux quatre coins de la ville, comme s'il venait de se fiancer.

Derrière la porte d'entrée, un chapelet de crottes toutes fraîches accueillit Karin. Tapie dans un coin du séjour, Blackie poussait des geignements de désarroi coupable. La jeune femme fit sortir la pauvre bête et lui donna à manger. Dans le jardinet grand comme un timbre-poste,